

sind, und weil ihr Körper, wofern er wohlbehalten aus diesem Kampfe hervorgeht, sich in den späteren Jahren als äußerst widerstandsfähig erweist. Um die Windrichtung, soweit die Kälte und die Luft an sich in Betracht kommen, kümmert man sich nicht auf dem Dorfe, weder um Nord- noch um Ost- oder Nordostwind. Wetterfahnen bestehen ja hie und da auf einem herrschaftlichen Hause, doch bringt sie schon längstens nur mehr der stärkste Orkan in Bewegung, und seit einem halben Säkulum geben im Heimatdorfe das Hähnchen auf der Kirche ebenso wenig wie die Turmuhr noch ein Lebenszeichen.

Der Organismus wird also von frühester Jugend an abgehärtet und gegen Frost und Hitze gestählt, nicht aber ohne daß dieses manchen Strauß kostete und eine energische Auflehnung von seiten des zarten Körpers hervorriefe, in Gestalt dieses fieberhaften Zustandes, dessen phantastische Gaukelbilder uns durchs ganze Leben folgen. Von ihrem Bübchen, das sich auf diese Weise erkältet, sagte die Mutter: en huot d'Häärzgespan, in der Stadt: en huot d'Häärzgespaant, im späteren Lebensalter, wo der Fieberzustand natürlicherweise stärker wird, nennt man es d'Roß wegen der blühenden Brennhitze im Gesicht, heute aber heißt es Influenza, weil noch weitere Symptome den ursprünglichen Krankheitszustand verwickelter machen, und auch ein wenig, weil der erste Name nicht ins zwanzigste Jahrhundert hinein paßt. Einem jeden von uns aber geschieht es, daß er, wenn hin und wieder die Erinnerung an die Jugendzeit besonders stark in ihm aufsteigt, den Namensaufruf all derjenigen vornimmt, die im Heimatdorfe bei den Kinderspielen mit ihm in Reih und Glied gestanden, und mit Grauen und Schrecken findet er, daß viele, viele die Probe nicht bestanden und in der Zeit zwischen den Kinderjahren und dem Mannesalter an einem schönen Frühlingstage uns verließen und starben, gleichwie die öllöse Lampe eine Zeit lang auflackert und dann erlischt. —

Es ist Winter, und es geht gegen den Abend. Das lebensmüde Mütterchen liegt auf dem harten Schmerzenslager und erwartet mit todesmutiger Geduld ihre letzte Stunde. Lange, meint sie, kann's

nicht mehr währen; denn ihre letzten Kräfte gehen zu Ende. In dieser feierlichen Stimmung bestärkt sie nur noch mehr die Abendglocke, deren dumpfzitternden Klang die schneedurchstöberte Luft ihr von nah und fern aus jedem Dorfe in ihr Kämmerlein führt. Am Tische beim schnurrenden Ofen sitzt die Tochter, die heute Nachtwache hält und für der Muhme Enkelkind Winterstrümpfchen strickt — da, es schlägt eben Mitternacht, pickt es ans Fenster, und es erschallt ein langer, heiserer Ruf in der finsternen Gasse. Die Krankwärterin horcht erschreckt auf, und Großmutter, aus ihrem Halbschlummer erwachend, flüstert: «Der Totenvogel hat gerufen, also morgen!»

Wenn der Steinkauz oder das Käuzchen, wie wir sagen, nachts aus seinem Schlupfwinkel hervorkriecht und auf Raub ausfliegt, wird er wohl leicht von dem hellerleuchteten Fenster des Krankenzimmers irregeführt und rennt mit dem Kopfe an die Glasscheibe, wobei er sein unheimliches Gekreisch ausstößt, und da im Bauernhause nur dort während der Nacht Licht gebrannt wird, wo das Leben vergebens mit dem Tode ringt, so entstand die Meinung und die Redeweise, daß, wenn der Leichenvogel ruft, der Kranke dem Tode ohne Rettung verfallen ist. Das Käuzchen wird in allen Sprachen mit dem Tode in Verbindung gebracht. So, um nur ein Beispiel anzuführen, wünscht ein müder Wanderer, der Obdach und Erquickung unter einem mildtätigen Dache gefunden, der barmherzigen Hofbäuerin unter anderem, daß der Totenvogel noch lange, lange Jahre weder für sie noch für einen der ihrigen seine Stimme erhebe:

... Mais qu'en avril le rossignol
Chante et la dédommage;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière!

Mon Village

Par Charles BIVORT.

FETES RELIGIEUSES ET POPULAIRES

LES FUNERAILLES.

La mort, qui apporte le deuil dans la famille, est toujours entourée des mêmes cérémonies funèbres qu'aux temps anciens.

Les cloches de l'église annoncent le décès. C'est la manière de les sonner qui indique s'il s'agit d'un homme, d'une femme ou d'un enfant.

La veillée du corps est l'objet de la pitié générale. Dans les villages, les voisins ou voisins viennent veiller le corps.

Vers minuit, on récite un certain nombre de chapelets; une collation est offerte vers deux heures du matin, et les prières reprennent ensuite jusqu'à l'aube.

Le cercueil est porté à l'église par les voisins. Dans beaucoup d'endroits, à Troine, par exemple, mon village natal, alors qu'il y a peu d'années encore, il n'y existait pas de fossoyeur, le voisins devaient creuser la fosse.

Ces usages sont encore aujourd'hui ceux de la plupart des villages luxembourgeois; ils sont à peu près les mêmes dans tous les pays voisins et même dans plusieurs pays lointains, ce qui prouve leur commune origine.

La coutume suivante s'est conservée dans quelques localités: la famille du décédé dépose, sur l'autel de l'église, avant la cérémonie religieuse, de la menue monnaie qui sert aux gens peu aisés pour faire l'offrande à la messe des morts.

Dans nos vieilles campagnes, la mort était souvent rappelée aux vivants.

Un endroit spécial était réservé, en plein air, aux têtes de mort recueillies par le fossoyeur, qui les exposait derrière un grillage, proximité de l'église. On se souviendra longtemps encore des squelettes infirmes jetés pêle-mêle à l'entrée de la plupart des anciens cimetières.

L'abbé Bertels, d'Echternach, écrit en 1606:

«Lorsque quelqu'un meurt, ayant atteint un certain âge, les voisins et les amis viennent, aussitôt après l'enterrement, à la maison qu'habitait le défunt. Ils réunissent les sommes nécessaires pour se procurer du vin et des aliments, et s'empressent de consoler, en buvant avec eux, les parents survivants, ce qui, ajoute le pieux auteur, me semble être absolument inconvenant et peu conforme aux circonstances.»

«D'après le même auteur, les obsèques étaient conduites avec une grande ferveur. Les messes et les pieux offices duraient souvent plusieurs jours. De riches aumônes étaient distribuées aux pauvres. Le diner obligatoire ne faisait pas défaut. Le prêtre qui avait présidé aux funèbres cérémonies y assistait et, sur la fin du repas, adressait la parole aux assistants, autant pour les remercier des prières prodiguées au défunt, que pour témoigner sa reconnaissance personnelle. Une courte prière mettait fin à la cérémonie.»

Les usages antiques se sont perpétués au Luxembourg chez les descendants de ceux dont parle l'abbé d'Echternach. Les prêtres n'assistent pourtant plus guère aux repas de circonstance.

Il est parfois émouvant de voir ces tristes agapes. Lorsque le repas est finis, tous se lèvent sur un signe de l'ainé de l'assemblée: un «pater» est récité pour le repos de l'âme du défunt; on en ajoute un autre à l'intention de celui qui, dans l'assistance, sera le premier choisi par l'ange de la mort.

C'est ce mélange de mysticisme et de réjouissances mondaines qui se trouvent au fond de la plupart des fêtes populaires luxembourgeoises.

Les réunions familiales constituent de bienfaisantes oasis sur le chemin uniformément monotone de la vie de nos campagnards.

LA KERMESSE. (FETE ANNUELLE.)

La «Kermesse» est célébrée, comme fête annuelle, dans tous les villages du Luxembourg, le dimanche qui suit la fête patronale du saint sous le vocable duquel est placée l'église de l'endroit, ou le jour anniversaire de la consécration de l'église.

A Oberpallen, la kermesse avait lieu jadis en hiver, à la Saint-Nicolas; elle a été reportée au dimanche qui précède la Pentecôte, jour de la fête de saint Germain, à la suite des circonstances plus haut indiquées. (Chapitre de la source de saint Germain.)

Cette fête est toujours attendue avec une grande impatience, surtout par les enfants. On s'y prépare longtemps d'avance, en ayant soin de renouveler à temps la toilette générale et complète des personnes et des maisons. Les enfants sont habillés de neuf, la maison est blanchie à l'extérieur, nettoyée et lavée à l'intérieur.